JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le Sphinx

Immobile, muet, spectral, épouvantable,
Les deux poings au menton, les coudes sur ma table,
Fleur de mon rêve, et tout ensemble être concret,
Le Sphinx, ayant surgi du néant, m'apparaît.

Est-ce aujourd'hui le jour où s'ouvrent les arcanes ?
Vas-tu sourire enfin, toi qui toujours ricanes ?
Non ! Ta bouche aux deux coins garde ses deux grands plis,
Parenthèse enfermant les futurs accomplis.
Si tu l'as résolu, l'insoluble problème,
D'où vient que cependant ta face en reste blême ?
Deux rides au trait net et dur creusent ton front,
Deux parallèles qui jamais ne se joindront.
Certes, ce n'est point là le secret de ton être.
Ces deux lignes sans fin ne me font rien connaître,
Sinon qu'entre leurs murs, sans espoir, je suis pris.
Ton secret n'est-il pas plutôt dans tes yeux gris,
Dans tes yeux mornes, dans ces deux yeux implacables
Dont tu me tiens, dont tu m'étreins, dont tu m'accables ?
Une araignée au fond de leur double entonnoir
Dort ; dans l'un monstre blanc, dans l'autre monstre noir ;
Et les deux monstres n'en sont qu'un, tissant les toiles
Où bat de l'aile et meurt l'essaim d'or des étoiles.
Ah ! ma pensée aussi me semble, étoile aussi,
Concentrer, vers ces trous d'ombre, son vol transi,
Tandis que fixement, ô Sphinx, je te regarde !
O Sphinx, ô dévoreur inassouvi, prends garde
Que ma pensée en toi bientôt ne meure aussi !
Prends garde ! Fais-lui grâce, à cette étoile-ci,
Par pitié, non pour elle, ô Sphinx, mais pour toi-même !
Que tu n'aimes rien, soit ! Au moins dis-toi « Je m'aime ! »
Or, elle agonisant, tu vas agoniser.

Si tes lèvres, ô Sphinx, ont besoin qu'un baiser
Mette sa rose à leur commissure de pierre,
Daigne abaisser un peu la rigide paupière
De tes mornes yeux gris qui font les miens hagards
Et mangent ma pensée en buvant mes regards !
Car ma pensée, à moi qui ne suis qu'un atome,
Ma pensée, excrément des songes d'un fantôme,
Ma pensée, étincelle, écume, souffle, instant,
Qui ne fait que passer et qui contient pourtant
Tout l'infini tremblant d'un coup toutes ses fièvres,
C'est elle seule encor qui peut baiser tes lèvres.
Sphinx pour le monde entier, Sphinx éternellement,
Cesse de l'être pour ma pensée un moment,
Le temps, dans son miroir fulgurant, mais fidèle,
Que ton inconscience ait conscience d'elle !

Et le Sphinx, ayant clos ses implacables yeux,
M'a laissé prendre un long baiser silencieux
Où fraternellement, hommes, je vous convie,
Moi qui sais désormais le pourquoi de la vie.